

LIVRES

# BEARD, le magnifique

Photographe de mode à la mode, découvreur de top models, ami des stars de la jet-set et des arts, reporter animalier, documentariste ethnologue, baroudeur amoureux de l'Afrique, Peter Beard est une sorte de Fregoli, un personnage fitzgeraldien, insaisissable et inclassable qui irrite autant qu'il passionne. Taschen lui rend un double hommage en rééditant son livre «The End of the Game» («La Fin d'un Monde») et un somptueux double coffret de ses «Diaries», son journal intime.

PAR FRED BOUCHAR

**U**ne vie coagulée en des milliers de pages, comme un grimoire pour l'éternité, une nostalgie de l'Afrique sauvage au moment où elle disparaît irrémédiablement, une volonté sans faille de témoigner, de mettre en forme, de faire de chaque instant un petit moment de création et stigmatiser, en mettant en œuvre une obsession personnelle, la folie de ses contemporains. Peter Beard apparaît comme un sage et un extravagant. Un mélange explosif, forcément séduisant, de contraires qu'il ne cherche pas à canaliser.» C'est en ces termes que Christian Caujolle, co-fondateur et directeur artistique de l'agence VU, décrit les «Diaries» et son auteur dans le numéro 67 de Photo Poche dédié au photographe américain.

Peter Beard est né le 22 janvier 1938 à New York. Fils de bonne famille (son arrière grand-père James J. Hill était un magnat du rail et son père travaillait à Wall Street), il découvre l'Afrique à l'âge de 16 ans, en dévorant «Out of Africa» de Karen Blixen. Il rêve de la rencontrer, se déplace jusqu'au Danemark, frappe à sa porte sans rendez-vous: elle le reçoit. Blixen va devenir son amie et boule-

verser sa vie, l'initiant à cet Eden énigmatique qu'était l'Afrique.

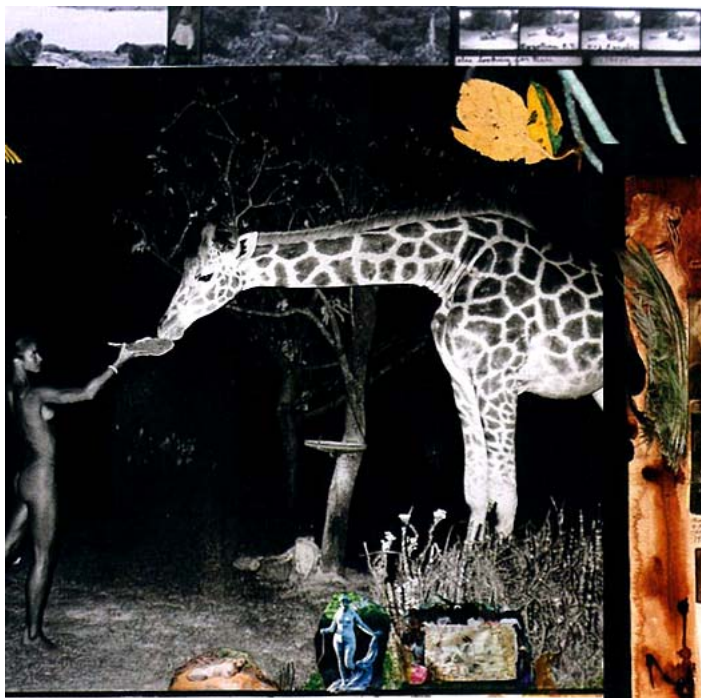
En juin 1955, Peter Beard prend sa première photo du continent, en débarquant à l'aube à Cape Town. Au début des années 60, il s'engage au parc national de Tsavo, au Kenya, et achète une terre juste à côté de la ferme de Karen Blixen, au pied des Ngong Hills - Hog Ranch, où il vit encore plusieurs mois par an. Entre '64 et '65, il photographie les problèmes liés à la surpopulation des éléphants. Spectateur de l'explosion démographique du Kenya, de l'appauvrissement des ressources et du déclin animal, il fixe très tôt sur pellicule le massacre de la faune locale. Sorti en 1965, son livre «La Fin d'un Monde» («The End of the Game»), réédité aujourd'hui par Taschen, sonne comme un magnifique requiem prémonitoire pour un monde défunt: plus qu'un album photo, un livre radical, désespéré et sans concessions, à l'image de la photo du fœtus mort de l'éléphanteau qui ouvre le livre. «La photo est un bon moyen de clouer l'erreur au pilori», déclare Beard. À l'époque, son engagement est total: il passe deux semaines en prison pour avoir enfermé un braconnier dans son piège à éléphants.

## Journal d'un omnivore

«Peter Beard s'interroge sur la folie suicidaire développée par l'homme au nom de ce que l'on appelle progrès et qui se base sur la dérisoire religion du commerce et du profit, du factice et du paraître», pointe Caujolle. Certes. Pour autant, et ce n'est pas le moindre des paradoxes de son parcours, Beard fera aussi son fond de commerce du factice et du paraître, déplaçant en Afrique des mannequins-stars de Vogue pour de coûteux reportages de mode, en ramenant d'autres aux États-Unis pour les initier à la carrière (comme Iman, aujourd'hui madame Bowie). Devenu star par osmose, avec tous ces fragments de vies qui sédimentent son œuvre, Beard est aussi un passeur qui milite pour la reconsidération des liens entre l'humain et son environnement naturel. «De là son évidente et permanente relation à la dimension sensible-et sensuelle-du monde, des objets et des corps», écrit Caujolle. Sa passion pour la beauté féminine, son attention au grain de la peau et à l'extrême perfection des peaux africain-



Peter Beard dans sa tente atelier au Kenya.



nes a trouvé, bien au-delà de sa vie personnelle, son aboutissement dans sa capacité à traiter ses tirages en les mal-traitant et en les anoblissant de sang, de terre d'Afrique, de végétaux apportés par le vent sur les épreuves séchant en plein air.» Aujourd'hui âgé de 70 ans, ce dandy qui fut l'intime d'artistes comme Bacon, Dali, Warhol, confident des Stones ou de Jackie Kennedy, est aussi à l'aise en promo pour le dernier calendrier Pirelli, que lorsqu'il posa en béquilles au sortir de l'hôpital, après cette charge d'une femelle pachyderme qui faillit lui coûter la vie il y a une dizaine d'années..

*«Au fond de son âme et de son corps, il préfère les sandales aux Berluti, la savane à la Cinquième Avenue»,*

disait récemment de lui Anthony Palou dans le Figaro. Sans doute trop à la mode aujourd'hui, adulé, salué, il est une star. Il travaille à genoux ou allongé en pagne. Ses doigts sont éternellement tachés d'encre de Chine noire ou bleue, verte ou violette et de sang de bœuf dont il se sert pour composer son grand œuvre: son journal monumental («Diaries»), entre photos et peinture.»

Étrenné dans les années '50, ce journal, Taschen nous en propose aujourd'hui une version accessible (un opus collector géant a été tiré à 2.250 ex. en 2006, signés et numérotés, proposé au prix de 2.000 euros). Sur des milliers de pages, s'y côtoient mannequins dénudés et masai sublimes, girafes, éléphants, lions, cadavres et squelettes, hommes politiques et pop idols, enfants faméliques et strip-teaseuses, images d'actu ou dessins poétiques, sang d'animal séché, sable étalé, pierres déposées, le tout relié par une écriture dense et compulsive... Du pop art, littéralement. Peter Beard fait de ses obsessions des collages très personnels. «Cet univers ivre d'images est un événement psychique, alchimique et incomplet, peut-être alimenté par l'idée de l'artiste selon laquelle il est possible d'avoir une révélation en réunissant des choses sans rapport, comme la résistante opposition des pôles d'un aimant», commente l'écrivain et journaliste Owen Edwards dans son introduction à l'ouvrage.

À l'inverse, dans le second tome, les images familiales et personnelles du photographe dévoilent un homme solaire, rayonnant, artiste et sûr de lui, aimé et décalé à la fois, aristocrate et débordant d'une autodérision joyeuse. «Il semble incarner cette vertu de la renaissance italienne qu'on appelle sprezzatura, cette faculté qui consiste à faire des choses difficiles avec une apparente facilité», commente encore Owen Edwards. À l'image de cet auto-portrait, entre Eros et Thanatos, où l'on voit Beard couché sur les bords du lac Rudolf, écrire torse nu dans son carnet de notes... la moitié inférieure de son corps avalée dans les mâchoires d'un énorme crocodile. ■

- The End of the Game: The Last Word from Paradise de Peter Beard. Hardcover, 24.5 x 27.2 cm, 288 pages. 29,99€.
- Peter Beard. Hardcover, slipcase, 21.8 x 31.6 cm, 784 pages. 75€. Les deux aux éditions Taschen.